

le chenal sans le secours des deux Miamis. Ceux-ci conduisirent les voyageurs jusqu'à un portage de 2700 pas (1) qu'ils les aidèrent à franchir en transportant les canots ; après quoi ils s'en retournèrent, les laissant seuls, sans guides, dans ce pays inconnu où nul Européen n'avait encore pénétré. Les explorateurs étaient arrivés sur les bords de la rivière Wisconsin.

(1) Cet endroit est encore appelé Portage par les Américains. Il est situé dans le comté de Columbia, au sud des comtés de Marquette et de Green Lake, dans l'État du Wisconsin.

---



## CHAPITRE QUATRIÈME.

Découverte de la rivière Wisconsin. — Jolliet, Marquette et leurs cinq compagnons entrent dans les eaux du Mississippi le 17 juin 1673. — Chevreuils et bisons ; outardes et cygnes ; végétation luxuriante. — Nulle trace de la présence de l'homme. — Les pisikious. — Première rencontre avec les Illinois, à Pcouaréa (rivière des Moines). — Éloquence et mœurs indigènes. — Suite du voyage. — Monstres. — Découverte de la rivière des Illinois et du Missouri. — Chaleurs intenses. — Cannes, roseaux et cotonniers.

---

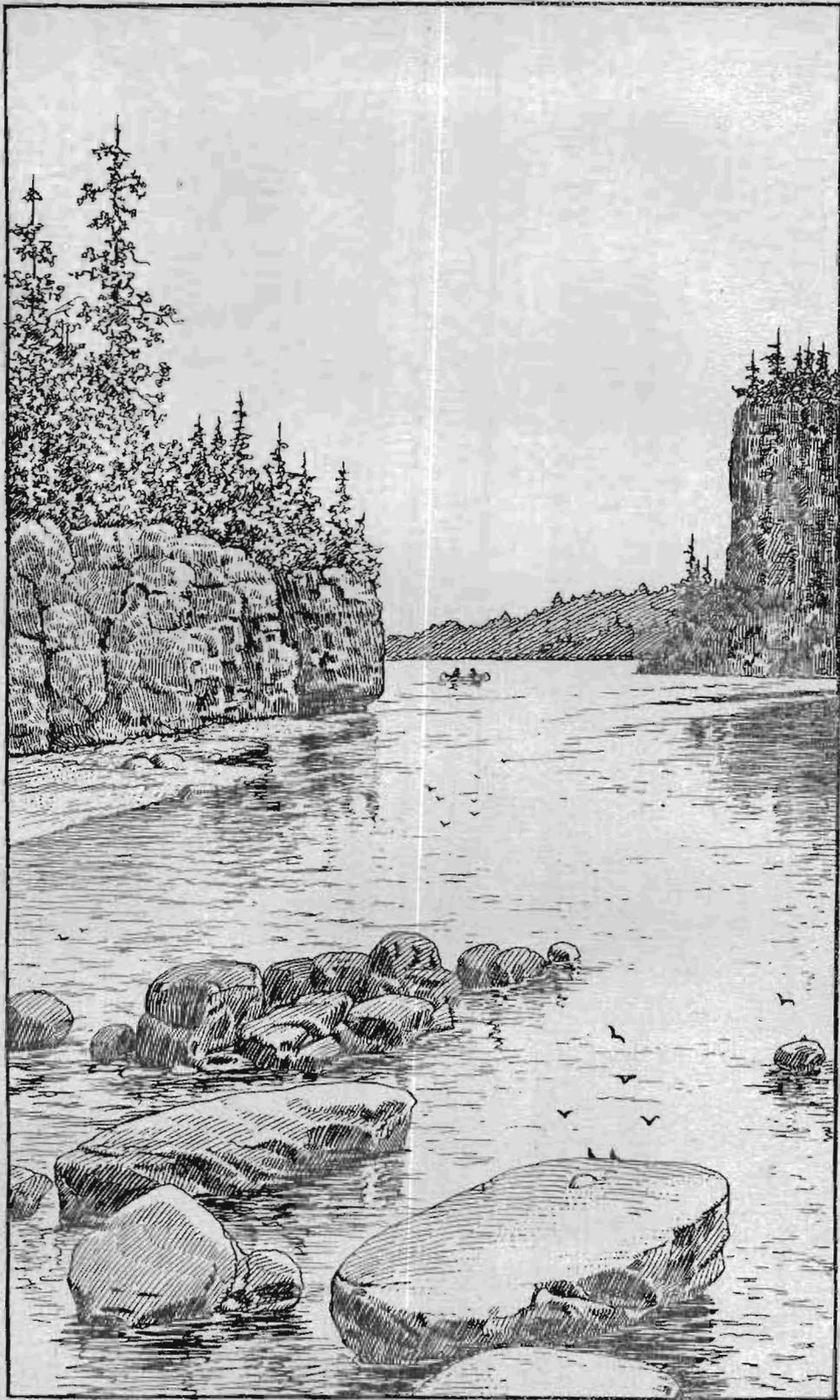
**L**USIEURS fois il nous est arrivé de nous demander quelles étaient les impressions de Jolliet dans les circonstances émouvantes qui marquèrent son grand voyage historique, et plusieurs fois aussi nous nous sommes pris à regretter la perte du journal qui devait les raconter. La parfaite communauté d'aspirations et de croyances de Jolliet et de Marquette, les liens étroits de race, d'éducation et d'amitié qui les unissaient, permettent cependant de conclure à une similitude au moins relative de ces impressions. Écoutons donc la parole émue du missionnaire pour y découvrir le sentiment et la pensée de l'explorateur.

Nous avons vu que les voyageurs avaient remarqué, au centre de la bourgade des Mascoutins, une grande croix à laquelle les Sauvages avaient suspendu des ex-voto ; d'un autre côté les deux guides qui les avaient con-

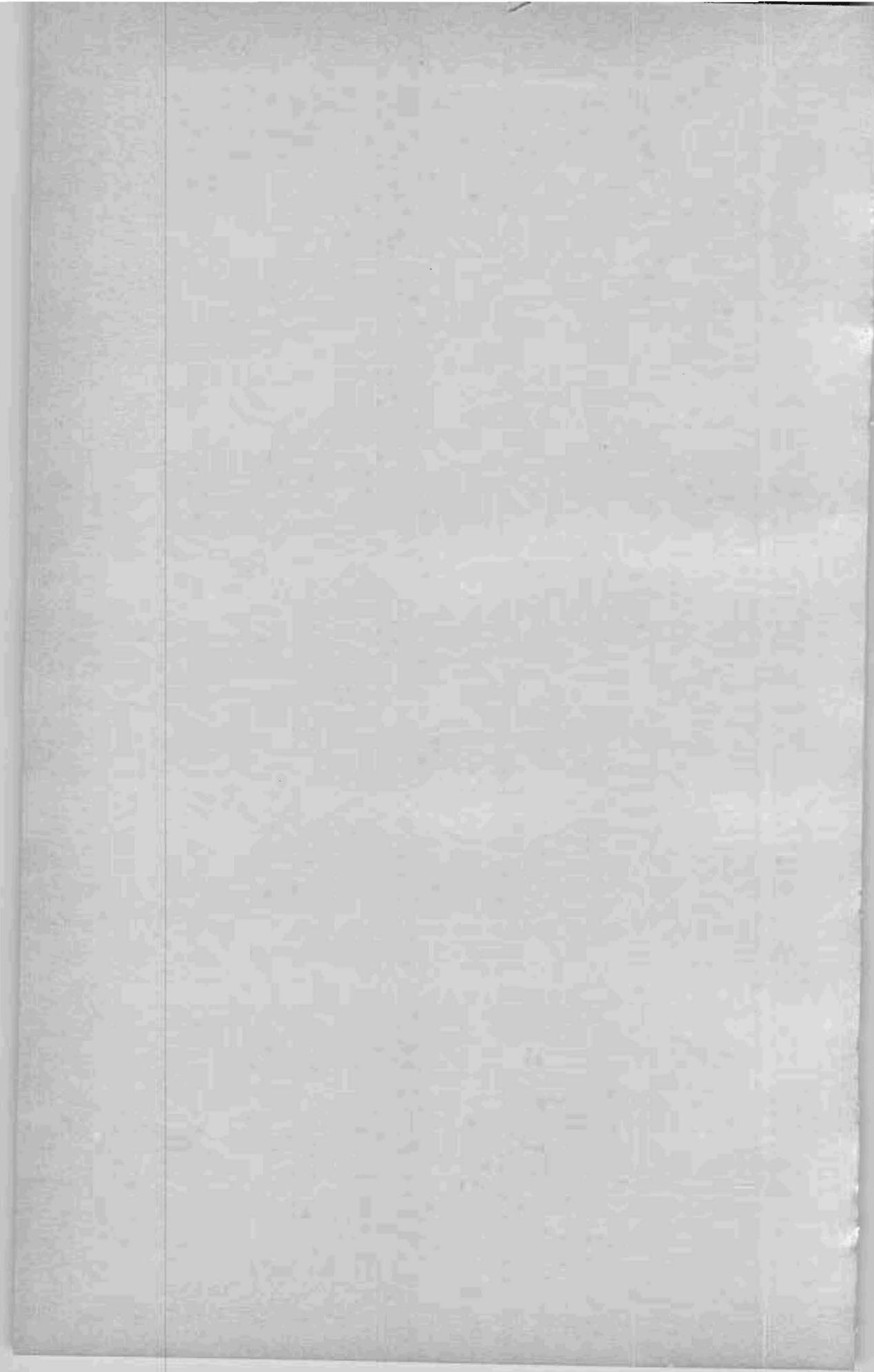
duits jusque sur les bords de la rivière Misconsing avaient quelque connaissance du christianisme et leur avaient témoigné une grande complaisance. On avait donc jusque-là voyagé en pays connu ou en pays ami. Au départ des deux Miamis, l'isolement dans lequel ils se trouvaient, lui et ses compagnons, fit naître chez Marquette un vague sentiment d'appréhension. « Nous quittons donc, dit-il, les eaux qui vont jusqu'à Québec, à quatre ou cinq cents lieues d'ici, pour prendre celles qui nous conduiront désormais dans les terres étrangères. Avant de nous embarquer, nous commençons tous ensemble une nouvelle dévotion à la sainte Vierge Immaculée, que nous pratiquâmes tous les jours, lui adressant des prières particulières pour mettre sous sa protection et nos personnes et le succès de notre voyage ; et après nous être encouragés les uns les autres, nous montons en cauots ».

Le Misconsing est large, mais la navigation en est difficile, à cause des bancs de sable qui en obstruent le cours; un grand nombre d'îles couvertes de vignes émergent de ses flots ; sur ses bords, tantôt ombragés par des chênes, des noyers et des tilleuls, tantôt simplement couverts d'un tapis de verdure, on aperçoit des chevreuils et des vaches, qui passent par troupeaux. Les voyageurs sont aidés dans leur navigation par le courant, qui est parfois assez rapide. Chaque soir ils s'arrêtent pour camper sur la rive déserte.

Arrêtons-nous nous-mêmes un instant pour contempler le tableau qu'offre alors ce groupe de Français, si sublimes de courage, de désintéressement, de virile simplicité.



LA RIVIÈRE WISCONSIN



Au fond de la plupart des expéditions qui marquèrent les commencements des diverses colonies des deux Amériques, on trouve, à un degré plus ou moins accusé, l'idée du luere, de la domination, de l'ambition d'arriver à des jouissances vulgaires. Combien est dégagée de toute préoccupation analogue l'âme des explorateurs que nous voyons faire halte sur ce rivage inconnu du nouveau monde ! Le missionnaire s'entretient familièrement avec ses compagnons ; il parle de la douce France, qu'il a quittée pour aller à la conquête des âmes, du Christ Jésus, dont il est le disciple et l'apôtre ; il parle de cette créature privilégiée qu'il vénère entre toutes, dont l'âme, blanche comme la corolle des lis, n'a jamais été flétrie par la moindre souillure. Jolliet note les observations géologiques de l'un de ses canotiers, qui a quelque expérience des mines ; armé de son astrolabe, le chef de l'expédition interroge le ciel, où se détache, lumineuse, cette « faucille d'or » dont parle le poète, qu'un « moissonneur de l'éternel été » a négligemment jetée « dans le champ des étoiles ». Fils de Québec, sa pensée doit se reporter souvent vers cette ville au panorama inoubliable où demeure sa famille, vers ce nouveau gouverneur à si grande allure que Louis XIV vient d'envoyer au Canada, et à qui il doit rendre compte de son exploration. Tous font la prière « en commun » et méditent sur le suprême voyage qui est le terme de toute vie humaine.

On campe ainsi trois ou quatre fois encore, sous le ciel bleu ou à l'abri des canots renversés ; on répète chaque soir les observations astronomiques ; et enfin, après avoir

parcouru quarante lieues sur cette rivière Misconsin, — Jolliet ayant noté 42 degrés et demi d'élévation, — on entre dans le Mississippi « avec une joie qui ne se peut exprimer ».

C'était le 17 juin 1673, — un samedi, — un peu plus d'un mois après le départ de Michillimakinac.

Les frêles canots d'écorce semblent perdus sur ce grand fleuve aux eaux lentes et profondes. Les voyageurs sont pénétrés de la solennité de leur rôle. Une date nouvelle est inscrite aux fastes de l'histoire. Le tableau est éblouissant, et l'on comprend qu'il ait inspiré à l'un de nos poètes une des plus belles productions de la muse canadienne. « Jolliet, Jolliet, — s'écrie le barde de Lévis, —

» .... Quel spectacle féérique  
Dut frapper ton regard quand ta nef historique  
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu » (1).

Ce spectacle émeut les savants comme il inspire les poètes. L'abbé Verreau compare Marquette au doge de Venise se mariant avec l'Adriatique ; il nous fait voir le missionnaire, l'auréole au front, prenant possession du fleuve mystérieux au nom de la religion et le consacrant à la Vierge Immaculée.

La rivière Wisconsin tombe dans le Mississippi entre les Etats du Wisconsin et de l'Iowa, un peu au-dessus de Dubuque. Les voyageurs descendirent le cours majestueux de la rivière, dominés par le spectacle de la riche et vigoureuse nature qui s'offrait à leurs regards, et aussi

(1) Louis Fréchette. — *La découverte du Mississippi*.

par un silence solennel qu'ils craignaient eux-mêmes de troubler. Pendant huit jours aucune figure humaine n'apparut à leurs yeux. Étaient-ils bien éveillés ? Cet enchantement d'une navigation sans obstacle, au milieu d'un pays où s'étalaient les splendeurs de la plus admirable végétation, devait-il durer ? Ils descendaient chaque soir sur la rive pour y allumer un feu et préparer leur repas. Les rêts qu'ils avaient apportés avec eux leur permettaient de se procurer en abondance des poissons dont quelques-uns offraient des « singularitez » notées aussitôt par les explorateurs avec d'autres observations relatives à la faune et à la flore.

Après s'être un peu délassé en marchant sur la grève, on reprenait les embarcations et on regagnait le large pour ne pas être exposé à des surprises. Dans chaque canot, ancré pour la nuit, un homme se tenait éveillé afin de pouvoir signaler l'approche du danger, et aussi de pouvoir faire contrepoids aux mouvements inconscients des dormeurs, car un déplacement de poids, même peu considérable, suffit pour faire chavirer immédiatement un canot d'écorce.

Le fleuve a toujours un cours doux et paisible ; sa direction sud-sud-est indique qu'il doit se jeter non dans la mer Vermeille, ouvrant la voie à la mer de Chine, comme on l'espérait, mais dans le golfe du Mexique, ou peut-être plus à l'est, au-dessus de la Floride. Les voyageurs constatent que le pays montagneux des régions supérieures s'est affaissé peu à peu ; au 42<sup>e</sup> degré, il n'y a plus que des collines peu élevées ; les îles sont couvertes de beaux

arbres ; on voit « des chevreuils et des vaches, des outardes et des cygnes sans ailes », — les cygnes quittant leurs plumes à cette saison dans ce pays.

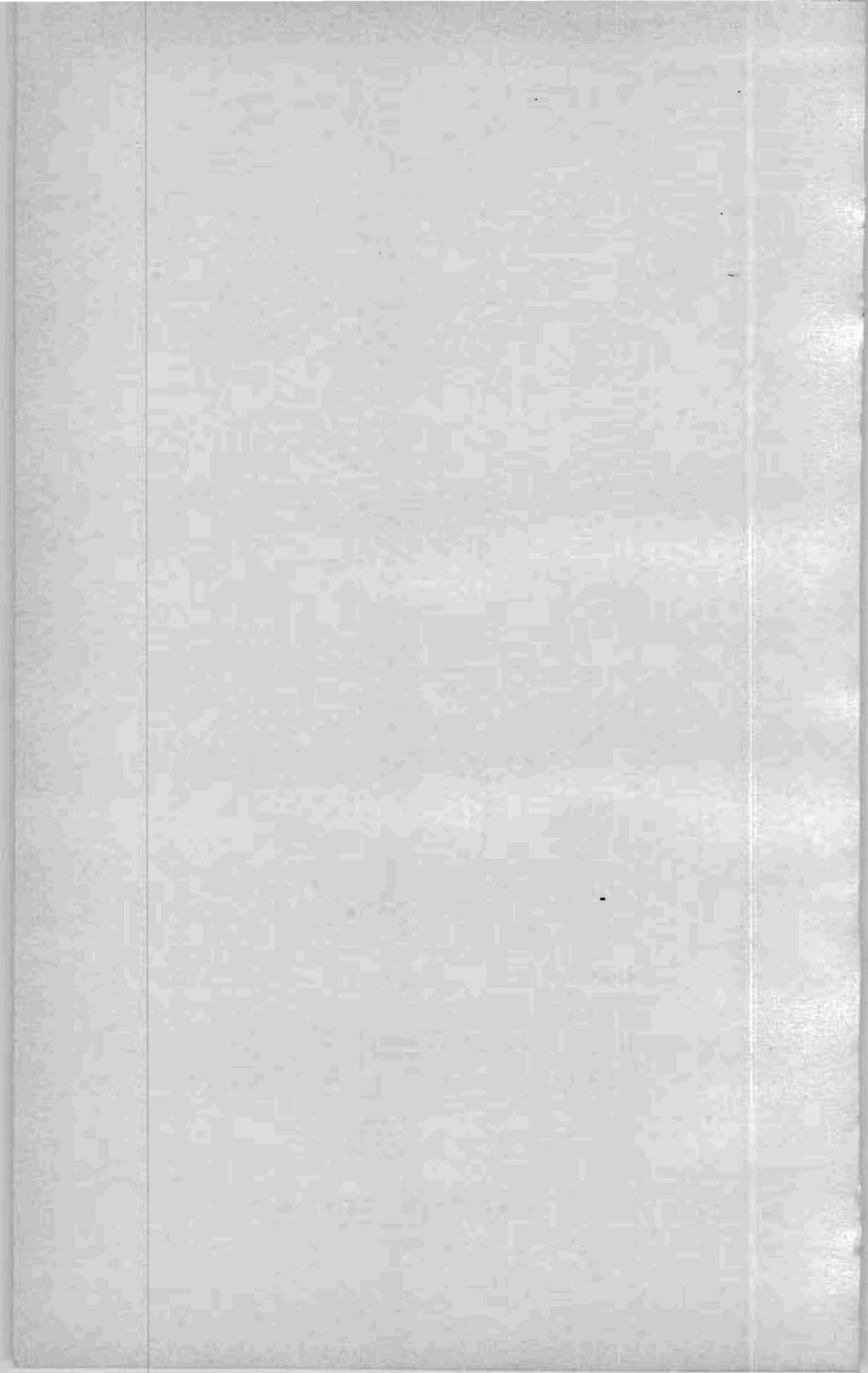
Au 41<sup>e</sup> degré (41 degrés, 28 minutes), les voyageurs commencent à voir des animaux d'autres espèces, notamment des « pisikious » ou bœufs sauvages. Par la description qui suit, on reconnaît aisément le buffle des prairies, presque entièrement disparu de nos jours (1).

Nous appelons les pisikious « bœufs sauvages », dit le Père Marquette, « parce qu'ils sont bien semblables à nos bœufs domestiques ; ils ne sont pas plus longs, mais ils sont près d'une fois plus gros et plus corpulents ; nos gens en ayant tué un, trois personnes avaient bien de la peine à le remuer. Ils ont la tête fort grosse, le front plat et large d'un pied et demi entre les cornes, qui sont entièrement semblables à celles de nos bœufs, mais elles sont noires et beaucoup plus grandes. Ils ont sous le col comme une grande falle, qui pend en bas, et sur le dos une bosse assez élevée. Toute la tête, le col, et une partie des épaules sont couverts d'un grand crin comme celui des chevaux. C'est une hure longue d'un pied, qui les rend hideux, et, leur tombant sur les yeux, les empêche de voir devant eux. Le reste du corps est revêtu d'un gros poil frisé, à peu près comme celui de nos moutons, mais bien plus fort et plus épais ; il tombe en été, et la peau

(1) Un bon spécimen de buffle a été transporté, en 1896, dans l'île d'Anticosti, l'ancienne seigneurie de Jolliet, aujourd'hui la propriété de M. Henri Menier, de Paris. Il vient, nous a-t-on dit, du Nord-Ouest canadien. Nous ne lui avons pas trouvé l'air larouche de ses congénères illinois d'autrefois.



SUR LE MISSISSIPPI



devient douce comme du velours. C'est pour lors que les Sauvages les emploient pour s'en faire de belles robes qu'ils peignent de diverses couleurs. La chair et la graisse des pisikious est excellente et fait le meilleur mets des festins. Au reste, ils sont très méchants, et il ne se passe point d'année qu'ils ne tuent quelque Sauvage. Quand on vient les attaquer, ils prennent, s'ils le peuvent, un homme avec leurs cornes, l'enlèvent en l'air, puis ils le jettent contre terre, le foulent des pieds et le tuent ; si on tire de loin sur eux ou de l'arc ou du fusil, il faut, sitôt le coup parti, se jeter par terre et se cacher dans l'herbe ; car s'ils aperçoivent celui qui a tiré, ils courent après et le vont attaquer. Comme ils ont les pieds gros et assez courts, ils ne vont pas bien vite pour l'ordinaire, si ce n'est lorsqu'ils sont irrités. Ils sont épars dans les prairies, comme des troupeaux ; j'en ai vu une bande de quatre cents ».

Dans sa lettre du 10 octobre 1674, Jolliet dit : « Les bœufs ou buffles s'y voient (dans le pays des Illinois) comme aux Iles, partout et en quantité. J'en ai vu et compté jusques à 400 ensemble dans une prairie, mais l'ordinaire est d'en voir trente ou quarante. La viande en est excellente ».

Poursuivant leur course dans une direction sud et sud-sud-ouest, les voyageurs atteignent la hauteur de 41 degrés et jusqu'à 40 degrés et quelques minutes. Ils ont parcouru plus de soixante lieues depuis qu'ils naviguent sur la grande rivière, et toujours le même silence mystérieux les entoure.

HALTE DE PÉOUARÉA. (*Rivière des Moines.*)

Enfin, le 25 juin, — un dimanche, — ils aperçoivent des pistes d'homme sur la rive droite de la rivière. Le rêve va enfin s'évanouir ; mais que va être la réalité ?

On raconte qu'un voyageur naufragé dans une île déserte, et qui y avait vu, sans la moindre frayeur, plusieurs animaux de l'aspect le plus farouche, se prit un jour à trembler en découvrant les traces des pas d'un homme dans sa solitude. C'est que l'homme, lorsqu'il est méchant, est plus à craindre encore que les animaux féroces.

Le moment était solennel. Écoutons encore l'historien du voyage :

« ... Le 25 juin, nous aperçumes sur le bord de l'eau (1) des pistes d'homme, et un petit sentier assez battu qui entrait dans une belle prairie. Nous nous arrê tâmes pour l'examiner, et jugeant que c'était un chemin qui conduisait à quelque village de Sauvages, nous prîmes résolution de l'aller reconnaître. Nous laissons donc nos deux canots sous la garde de nos gens, leur recommandant bien de ne pas se laisser surprendre, après quoi M. Jolliet et moi entreprîmes cette découverte assez hasardeuse pour deux hommes seuls, qui s'exposent à la discrétion d'un peuple barbare et inconnu. Nous suivons en silence ce petit sentier, et après avoir fait environ

(1) Sur la rive ouest du Mississipi, immédiatement au-dessous de l'embouchure de la Rivière-des-Moines. (Carte de Jolliet.)

deux lieues, nous découvrîmes un village sur le bord d'une rivière, et deux autres sur un coteau écarté du premier d'une demi-lieue. Ce fut pour lors que nous nous recommandâmes à Dieu de bon cœur, et ayant imploré son secours, nous passâmes outre sans être découverts, et nous vîmes si près que nous entendions même parler les Sauvages. Nous crûmes donc qu'il était temps de nous découvrir, ce que nous fîmes par un cri que nous poussâmes de toutes nos forces, en nous arrêtant sans plus avancer. A ce cri les Sauvages sortent promptement de leurs cabanes, et nous ayant probablement reconnus pour Français, surtout voyant une Robe-Noire, ou du moins n'ayant aucun sujet de défiance, puisque nous n'étions que deux hommes et que nous les avions avertis de notre arrivée, ils députèrent quatre vieillards pour nous venir parler, dont deux portaient des pipes à prendre du tabac, bien ornées et empanachées de divers plumages. Ils marchaient à petits pas, et, élevant leurs pipes vers le soleil, ils semblaient lui présenter à fumer, sans néanmoins dire aucun mot. Ils furent assez longtemps à faire le peu de chemin depuis leur village jusqu'à nous. Enfin, nous ayant abordés, ils s'arrêtèrent pour nous considérer avec attention. Je me rassurai en voyant ces cérémonies qui ne se font parmi eux qu'entre amis, et bien plus quand je les vis couverts d'étoffe (1), jugeant par là qu'ils étaient de nos alliés. Je leur parlai donc le pre-

(1) Ces vieillards ainsi députés vers Marquette et Jolliet durent se parer pour la circonstance de ces étoffes dont aucun autre Illinois ne faisait usage.

mier, et je leur demandai qui ils étaient ; ils me répondirent qu'ils étaient Illinois (1) et pour marque de paix, ils nous présentèrent leur pipe pour pétuner. Ensuite ils nous invitèrent d'entrer dans leur village, où tout le peuple nous attendait avec impatience ».

Un vieillard se tenait debout à la porte de la cabane où les deux Français devaient être reçus. Les mains tendues vers le soleil, il s'écrie, en voyant arriver les étrangers : « Que le soleil est beau, Français, quand tu viens nous visiter ; tout notre bourg t'attend, et tu entreras en paix dans toutes nos cabanes ».

On pénètre alors dans la cabane du chef où beaucoup de monde s'était déjà rendu. Selon le cérémonial ordinaire, on se met à fumer le calumet, à pétuner, pendant que les acclamations populaires, formulées à demi-voix, arrivent aux oreilles des étrangers.

Cependant, le bruit de cette visite extraordinaire s'était répandu à quelque distance. Le grand capitaine de tous les Illinois envoya prier les deux Français de se rendre dans son village — la bourgade de Péonaréa — pour « tenir conseil » avec lui. « Nous y allâmes en bonne compagnie, dit le Père Marquette, car tous ces peuples qui n'avaient jamais vu de Français chez eux, ne se laissaient point de nous regarder. Ils se couchaient sur l'herbe le long des chemins, ils nous devançaient, puis ils

(1) *Illinioueck* ou Illinois, — hommes, hommes supérieurs. Ils formaient une sorte de confédération de cinq ou six tribus, parmi lesquelles on remarquait les Péonaréas et les Moïngouéas. Le Père Marquette avait déjà rencontré des Illinois à sa mission du Saint-Esprit, au lac Supérieur. Ils parlaient une langue dérivée de l'algonquin.

retournaient sur leurs pas, pour venir nous voir encore ; tout cela se faisait sans bruit et avec les marques d'un grand respect ».

La bourgade de Péouaréa était considérable. Elle était située sur la rive droite d'une petite rivière qui se jette dans le Mississipi à la frontière sud-est de l'Etat de l'Iowa. Cette rivière était la Moïngouéna, dont, par corruption, on a fait Rivière-des-Moines. Au-dessous du mot « Péouaréa », Jolliet a écrit sur sa carte : « 300 cabanes, 180 canots de 50 pieds de long ». Les bourgades voisines étaient : Moïngouéna (ou Illinois), Atontanta, Pana, Maha et Paoutet.

Une autre bourgade appelée Péouaréa (Peoria) était située sur la rivière des Illinois.

Le capitaine général, accompagné de deux vieillards, reçut les visiteurs avec solennité, les invitant à entrer dans sa cabane et à pétuner avec son calumet qu'il avait préalablement tenu élevé vers le soleil.

« Voyant tout le monde assemblé en silence, dit le missionnaire, je leur parlai par quatre présents que je leur fis. Par le premier je leur disais que nous marchions en paix pour visiter les nations qui étaient sur la rivière jusqu'à la mer. Par le second je leur déclarai que Dieu qui les a créés avait pitié d'eux, puisque après tout ce temps qu'ils l'ont ignoré, il voulait se faire connaître à tous ces peuples ; que j'étais envoyé de sa part pour ce dessein, que c'était à eux à le reconnaître et à lui obéir. Par le troisième, que le grand capitaine des Français leur faisait savoir que c'était lui qui mettait la paix partout et

qui avait dompté l'Iroquois (1). Enfin, par le quatrième, nous les priions de nous donner toutes les connaissances qu'ils avaient de la mer et des nations par lesquelles nous devions passer pour y arriver.

» Quand j'eus fini mon discours, le capitaine se leva, et tenant la main sur la tête d'un petit esclave qu'il nous voulait donner (2), il parla ainsi : « Je te remercie, Robe-  
» Noire, et toi, Français, — s'adressant à M. Jolliet, —  
» de ce que vous prenez tant de peine pour nous venir vi-  
» siter ; jamais la terre n'a été si belle ni le soleil si éclai-  
» tant qu'aujourd'hui ; jamais notre rivière n'a été si cal-  
» me, ni si nette de rochers, que vos canots ont enlevés  
» en passant ; jamais notre pétun n'a eu si bon goût, ni  
» nos blés n'ont paru si beaux que nous les voyons mainte-  
» nant. Voici, mon fils, ce que je te donne pour te faire  
» connaître mon cœur ; je te prie d'avoir pitié de moi et  
» de toute ma nation. C'est toi qui connais le Grand Gé-  
» nie qui nous a tous faits. C'est toi qui lui parles et qui  
» écoutes sa parole. Demande-lui qu'il me donne la vie  
» et la santé, et viens demeurer avec nous pour nous le  
» faire connaître (3) ». Cela dit, il mit le petit esclave  
proche de nous, et nous fit un second présent, qui était  
un calumet tout mystérieux, dont ils font plus d'état que

(1) Auprès des Sauvages de l'Amérique du Nord, c'était l'éloge suprême que l'on pût faire d'un homme que de dire qu'il avait su vaincre l'Iroquois. Le Père Allouéz avait tenu le même langage aux nations réunies à Sainte-Marie du Sault le 14 juin 1671.

(2) Ce petit esclave avait alors neuf ans. (Lettre de Louis Jolliet du 10 octobre 1674.)

(3) Ce discours ne se trouve pas dans l'édition Thévenot du récit du P. Marquette.

d'un esclave. Il nous témoignait par ce présent l'estime qu'il faisait de monsieur notre Gouverneur, sur le récit que nous lui en avions fait ; et par un troisième, il nous priait, de la part de toute sa nation, de ne pas passer outre, à cause des grands dangers où nous nous exposions ».

Le discours du grand chef de Péouaréa n'était certes pas dépourvu de beautés ; on pouvait y reconnaître les traits caractéristiques de l'éloquence des indigènes de l'Amérique du Nord aux jours d'hospitalité : des images, de la poésie, du sentiment, — surtout de la générosité et de la déférence, — tout cela manié avec adresse et d'une façon insinuante.

Le « conseil » fut suivi d'un repas somptueux, où figuraient quatre mets « qu'il fallut prendre avec toutes leurs façons ».

Le premier était un plat de sagamité (blé d'Inde, eau et graisse) servi dans un crâne de bison. Le second consistait en trois poissons servis dans des assiettes de bois. Pour le troisième, on apporta un grand chien, que l'on venait de tuer et de faire cuire, mais que l'on retira aussitôt en constatant la répugnance des convives. Le quatrième mets était un morceau de bœuf sauvage bien gras.

Le maître des cérémonies, armé d'une sorte de cuiller (ossement tiré de la tête d'un bison), faisait manger les hôtes « comme on ferait manger un petit enfant », par petites bouchées ou peu à la fois.

Aussitôt le festin terminé, les étrangers commencèrent la visite du village, qui était d'au moins trois cents caba-

nes. Sur leur chemin ils rencontrèrent des hommes qui occupaient dans la tribu une situation exceptionnelle. Marquette en parle en ces termes : « Je ne sais par quelle superstition quelques Illinois, aussi bien que quelques Nadouessis, étant encore jeunes, prennent l'habit des femmes qu'ils gardent toute leur vie. Il y a du mystère ; car ils ne se marient jamais (tandis que la plupart des Illinois sont polygames), et font gloire de s'abaisser à faire tout ce que font les femmes. Ils vont pourtant en guerre, mais ils ne peuvent se servir que de la massue, et non pas de l'arc ni de la flèche qui sont les armes propres des hommes. Ils assistent à toutes les jongleries et aux danses solennelles qui se font à l'honneur du calumet. Ils y chantent, mais ils n'y peuvent pas danser. Ils sont appelés aux conseils, où l'on ne peut rien décider sans leur avis. Enfin par la profession qu'ils font d'une vie extraordinaire, ils passent pour des manitous, c'est-à-dire pour des génies ou des personnes de conséquence ».

Les voyageurs remarquèrent aussi des femmes encore jeunes, et d'autres plus âgées, à qui l'on avait coupé le nez ou les oreilles. On leur dit que ces femmes n'avaient pas été sages et que c'étaient leurs maris qui les avaient ainsi mutilées.

« Pendant que nous marchions par les rues — continue le missionnaire — un orateur haranguait continuellement pour obliger tout le monde à nous voir sans nous être importun ; on nous présentait partout des ceintures, des jarretières et autres ouvrages faits en poil d'ours et de bœuf, et teints en rouge, en jaune et en gris. Ce sont

toutes les raretés qu'ils ont... Nous couchâmes dans la cabane du capitaine, et le lendemain nous primés congé de lui... Il nous conduisit jusqu'à nos canots avec près de six cents personnes, qui nous virent embarquer, nous donnant toutes les marques qu'ils pouvaient de la joie que notre visite leur avait causée ».

La rencontre de Jolliet et de Marquette avec les naturels du pays avait eu lieu — on l'a bien compris — sur la rive ouest du Mississipi, un peu dans l'intérieur des terres, à environ deux petites lieues de l'embouchure de la Rivière-des-Moines.

Ce fut vers la fin du mois de juin que nos voyageurs dirent adieu aux Illinois de Péouaréa. Cette première halte au milieu d'un peuple inconnu leur avait donné une ardeur nouvelle. Le beau pays qu'ils venaient de découvrir leur semblait habité par des hommes d'élite, quoique non encore civilisés et sujets à bien des misères morales. Les espérances du missionnaire et les rêves de l'explorateur pouvaient se donner carrière. Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'ils s'embarquèrent «à la vue de tous ces peuples, » qui ne se lassaient pas d'admirer leurs petits canots, «n'en ayant jamais vu de semblables ».

Les embarcations reprennent leur course aventureuse. Bientôt grossi par la rivière des Illinois, qui vient des régions du nord-est lui apporter le tribut de ses eaux, le Mississipi reste néanmoins toujours calme et s'écoule avec lenteur. Sur sa rive gauche, non loin de la moderne cité d'Alton, des rochers gigantesques se dressent à pic

au-dessus des flots. Nous cédonc encore la parole au Père Marquette :

« Comme nous cotoyions des rochers affreux pour leur hauteur et pour leur longueur, nous vîmes sur un de ces rochers deux monstres en peinture, qui nous firent peur d'abord, et sur lesquels les sauvages les plus hardis n'osent pas arrêter longtemps les yeux. Ils sont gros comme un veau ; ils ont des cornes en tête comme des chevreuils, un regard affreux, des yeux rouges, une barbe comme d'un tigre ; la face a quelque chose de l'homme, le corps couvert d'écailles, et la queue si longue qu'elle fait tout le tour du corps, passant par-dessus la tête et retombant entre les jambes. Elle se termine en queue de poisson. Le vert, le rouge, le noirâtre sont les trois couleurs qui le composent. Au reste, ces deux monstres sont si bien peints que nous ne pouvons pas croire qu'aucun sauvage en soit l'auteur, puisque les bons peintres en France auraient peine à si bien faire, vu que d'ailleurs ils sont si haut sur le rocher qu'il est difficile d'y atteindre commodément pour les peindre. Voilà à peu près la figure de ces monstres comme nous l'avons contretirée ».

Les figures ainsi « contretirées » ne sont pas parvenues jusqu'à nous (1). Il restait, sur les rochers mêmes, quelques traces des hideux et fantastiques originaux il y a peu d'années. Ces peintures, que l'on ne pouvait contempler qu'à une grande distance, avaient-elles réelle-

(1) On en a fait des copies dont la fidélité est contestable.

ment la valeur artistique qu'on leur prêtait ? Comme bien des choses de ce monde, — pour ne parler que des choses, — elles gagnaient sans doute à ne pas être vues de trop près.

Mais c'était pour nos voyageurs la journée aux fortes émotions. Le narrateur continue :

« Comme nous nous entretenions sur ces monstres, voguant paisiblement dans une belle eau claire et dormante, nous entendîmes le bruit d'un rapide dans lequel nous allions tomber. Je n'ai rien vu de plus affreux ; un embarras de gros arbres entiers, de branches, d'îlets flottants, sortait de l'embouchure de la rivière Pekitanouï (le Missouri) avec tant d'impétuosité qu'on ne pouvait s'exposer à passer au travers sans grand danger. L'agitation était telle que l'eau en était toute boueuse et ne pouvait s'épurer. »

Le Missouri entre en conquérant dans le Mississipi, comme jadis les Normands dans le pays des Angles. Les eaux blanches du Missouri et les eaux transparentes du haut Mississipi coulent longtemps ensemble sans se confondre ; mais tous ces flots pressés changent le régime de la rivière, dont le cours devient plus accéléré.

Les canots passent en face du rivage où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Louis. Après avoir navigué encore une vingtaine de lieues « droit au sud » et un peu moins de vingt lieues au sud-est ; après avoir passé le rocher appelé aujourd'hui la Tour-Ronde (*Round Tower*) au pied duquel les eaux sont constamment agitées, et

que les Sauvages disaient habité par un méchant manitou, — les voyageurs arrivent à l'embouchure de la rivière Ouabouskigou, connue plus tard sous les noms de Ohio ou Belle-Rivière, à 36 degrés d'élévation.

Cavelier de la Salle avait découvert la partie supérieure de cette rivière trois ans auparavant. Il s'était arrêté, comme nous l'avons dit plus haut, au grand saut qui sépare les Etats de l'Indiana et du Kentucky au-dessus de Louisville.

A l'époque du voyage de Jolliet, les habitants de la partie orientale de la Ouabouskigou parlaient avec terreur des Iroquois, ce peuple rusé et féroce qui répandait l'effroi non seulement autour de lui, mais dans tout ce vaste pays qui s'étend depuis les plaines ensoleillées de la Pennsylvanie, où vivaient les Chaouenons (Shawnees), jusqu'aux régions quasi boréales du lac Saint-Jean, jadis habitées par les Papinachois (1).

(1) La « carte aux armes de Frontenac, » dont il a été question plus haut, ne donne pas la partie sud du pays découvert par Jolliet. Elle s'arrête à la rivière Ouabouskigou, ou Ouabache, ou Ohio. Le cours de cette rivière ainsi qu'une note relative à La Salle y ont-ils été tracés après coup ? En tous cas, ces indications s'expliquent assez facilement. Les explorateurs sont en présence de l'embouchure de la Ouabouskigou et ils apprennent que le pays des Chaouenons (découvert par La Salle trois ou quatre ans auparavant) est situé vers la partie supérieure de cette rivière. Jolliet indique alors, sur sa carte, un très long cours d'eau allant dans une direction est-nord-est, et il écrit au-dessous : « Route du Sieur de La Salle pour aller dans le Mexique ». La Salle avait-il lui-même suivi cette route pour se rendre au Mexique ? — Non, puisqu'il n'y était jamais allé. — Jusqu'où La Salle avait-il descendu la rivière Ouabouskigou, ou Ohio ? — Jusqu'au saut de Louisville, ses hommes, trop nombreux et mal choisis, ayant refusé de le suivre plus loin. (Voir, à l'appendice A, une réfutation des opinions de M. Pierre Margry touchant la découverte du Mississipi.)

Un peu au-dessous de la rivière Ohio, les voyageurs découvrirent sur la falaise, « une mine de fer qu'ils jugèrent très abondante ». Le missionnaire narrateur écrit : « Il y en a plusieurs veines, et un lit d'un pied de hauteur ; on en voit de gros morceaux liés avec de's cailloux. Il s'y trouve d'une terre grasse de trois sortes de couleur, de pourpre, de violet et de rouge. L'eau dans laquelle on la lave prend la couleur du sang. Il y a aussi d'un sable rouge fort pesant. J'en mis sur un aviron qui en prit la couleur si fortement que l'eau ne la put effacer pendant quinze jours, que je m'en servais pour nager (1).

» C'est ici que nous commençons à voir des cannes ou gros roseaux qui sont sur le bord de la rivière. Elles ont un vert agréable ; tous les nœuds sont couronnés de feuilles longues, étroites et pointues. Elles sont fort hautes, et en si grande quantité que les bœufs sauvages ont peine à les forcer ».

Nicolas de La Salle, arrivant à l'embouchure de la Ouabache, ou Ouabouskigou, ou Ohio, avec Cavalier de La Salle, en 1682, écrivit ce qui suit : « Cette rivière qui vient du pays des Iroquois avait fait croire qu'en la suivant, on pourrait trouver un passage pour la Chine ». (Margry, *Mémoires et Documents*, vol. I, page 551.) Si le découvreur de l'Ohio avait (en 1669 ou 1670) navigué sur cette rivière dans toute sa longueur, il aurait vu qu'elle se jette dans le Mississippi, et non dans l'Océan Pacifique.

Le nom de Ouabache, qui était donné autrefois à la rivière Ohio, est aujourd'hui donné exclusivement à son affluent venant du nord (la Wabash), qui sépare l'Illinois de l'Indiana sur un assez long parcours.

(1) Jolliet indique, sur sa carte, la présence de pierres de couleur et de mines de fer un peu au-dessous de l'embouchure de l'Ohio, sur la rive gauche du Mississippi ; il signale une mine de fer sur la rive gauche de la Wisconsin, des pierres sanguines sur les deux rives de l'Illinois, du charbon de terre près de la source nord-est de cette dernière rivière ; il signale aussi du cuivre, de l'ardoise et du salpêtre sur les bords du lac Michigan, un peu au-dessus de Chicago.

Les moustiques, ou « mousquites », comme on disait au temps de Jacques Cartier, commencent à incommoder les voyageurs, qui tendent des voiles au-dessus de leurs canots pour se garantir contre leurs piqûres et se mettre à l'abri des rayons du soleil.

« Le fleuve se taisait : Le soleil plus ardent  
» De ses gerbes de feu inondait la savane.

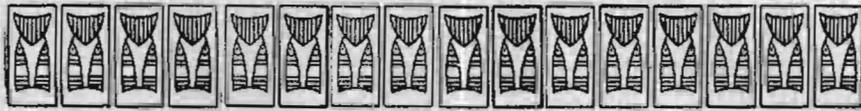
.....  
.....

» Dans la plaine passait des brises parfumées,  
» Et les foins balancés au souffle matinal  
» Gazouillaient doucement comme un chant des almées ».

M. Routhier, qui écrivait ces jolis vers en 1873, avait dit que le « Père des Eaux » glissait avec nonchalance, comme un « monarque indolent », au milieu de ce pays enchanteur. Depuis que le Missouri et l'Ohio avaient fait irruption dans son domaine, le vieux Meschacébé s'était réveillé de sa torpeur ; sa marche était devenue plus rapide, sinon impétueuse. Nos voyageurs ne devaient éprouver qu'au retour les inconvénients de ce changement d'allure ; se laissant aller au fil de l'eau, ils descendaient le cours de la rivière sans secousse ni fatigue, admirant la prodigieuse végétation du rivage où la brise au souffle brûlant faisait onduler les cannes, les cyprès et les cotonniers.

On entrait dans les terres basses et l'on pouvait croire au voisinage prochain de la mer. Celle-ci, cependant, était encore bien éloignée.

---



## CHAPITRE CINQUIÈME

La danse du Calumet. — Chant. — Halte d'Aganatchi (Memphis). — Perroquets. — Halte de Mitchigaméa (Helena). — Attitude menaçante des indigènes. — Halte d'Akanséa (rivière Arkansas). — Festins. — Trame. — Ferdinand de Soto. — Retour des explorateurs. — Halte de Péouaréa (rivière des Illinois). — Le mont Jolliet. — La rivière Chicago. — Canalisation prédite.

**A**VANT de nous éloigner davantage du pays des Illinois, citons ce que le narrateur-missionnaire raconte du « Calumet » et de l'étrange vénération dont cet objet était entouré chez les Sauvages de cette région et des régions avoisinantes :

« Il n'est rien parmi eux, dit-il, de plus mystérieux ni de plus recommandable. On ne rend pas tant d'honneur au sceptre des rois qu'ils lui en rendent. Il semble être le dieu de la paix et de la guerre, l'arbitre de la vie et de la mort. C'est assez de le porter sur soi et de le faire voir pour marcher en assurance au milieu des ennemis, qui, dans le fort du combat, mettent bas les armes quand ils le montrent. C'est pour cela que les Illinois m'en donnèrent un pour me servir de sauvegarde auprès des nations par lesquelles je devais passer dans mon voyage. Il y a un Calumet pour la paix et un pour la guerre. Ils s'en servent encore pour terminer leurs différends et

pour affermir leurs alliances, ou pour parler aux étrangers.

» Il est composé d'une pierre rouge polie comme du marbre et percée d'une telle façon qu'un bout sert à recevoir le tabac et l'autre s'enclave dans le manche, qui est un bâton de deux pieds de long, gros comme une canne ordinaire et percé par le milieu. Il est embelli de la tête et du col de divers oiseaux dont le plumage est très beau ; ils y ajoutent aussi de grandes plumes rouges, vertes et d'autres couleurs, dont il est tout empanaché. Ils en font état particulièrement parce qu'ils le regardent comme le Calumet du Soleil ; et de fait ils le lui présentent pour fumer, quand ils veulent obtenir du calme, ou de la pluie, ou du beau temps. Ils font scrupule de se baigner au commencement de l'été, ou de manger des fruits nouveaux qu'après l'avoir dansé. En voici la façon :

» La danse du Calumet, qui est fort célèbre parmi ces peuples, ne se fait que pour des sujets considérables ; c'est quelquefois pour affermir la Paix ou se réunir pour quelque grande guerre ; c'est d'autres fois pour une réjouissance publique : tantôt on en fait honneur à une nation qu'on invite d'y assister ; tantôt ils s'en servent à la réception de quelque personne considérable, comme s'ils voulaient lui donner le divertissement du bal ou de la comédie. L'hiver, la cérémonie se fait dans une cabane ; l'été, c'est en rase campagne. La place étant choisie, on l'environne d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feuillages, pour se défendre des chaleurs du soleil. On étend une grande natte de jonc, peinte de